

Éléments pour une approche comparée des appellatifs “câlins” en trois langues romanes

1. Introduction

Dans ce cadre, nous toucherons au paradigme “psycho-affectif” du langage en français, espagnol et italien, et nous nous attacherons au lexique. La présente étude ne vise qu’à considérer, en termes comparatifs, quelques instruments dont chacune des trois langues dispose pour mobiliser et exprimer la tendresse. Nous focaliserons notre attention sur les appellatifs véhiculant l’affection et notamment sur ceux que l’on pourrait nommer appellatifs “câlins” (ou mots-caresse). Notre analyse se limitera aux pratiques discursives inscrites dans les sphères familiale et intime. Après l’étude des cas, nous chercherons à (dé)montrer si, et dans quelle mesure, on pourrait parler de similarités dans les emplois discursifs des langues citées et, le cas échéant, si des zones d’interpénétration pourraient être dégagées.

Notre corpus se compose de termes construits qui expriment l’affectivité dans le langage quotidien (ou ordinaire) desdites langues et qui sont naturellement issus de l’oralité. Nous avons également incorporé à ces données l’échantillonnage de la thématique “mots doux” disponible sur la Toile¹. Consciente du faible degré de fiabilité des blogs, nous avons aussi pris en compte les dispositifs lexicographiques en puisant aux outils de la linguistique de corpus que fournit depuis 2015 la plateforme *Néoveille*².

Pour cette analyse, nous partons du postulat que dans le discours, la référence s’établit sur la base de trois instances: le sens lexical, l’information fournie par le contexte et les connaissances non-linguistiques (v. Schwarze 2001). Sachant qu’un mot donné (en tant que signe linguistique) peut, selon les contextes, recevoir différentes interprétations, la représentation discursive se superpose à la représentation lexicale. Sachant que, du point de vue sémasiologique, une grande partie des mots sont polysémiques, lorsqu’un locuteur X dit «Mon chou» à son allocutaire, il sait pertinemment que son destinataire partage non seulement le lexique (et la polysémie), mais aussi la perception de la situation de communication et les connaissances extra-linguistiques. La situation énonciative devient, donc, le support essentiel du langage affectif, comme le soulignent Bally (1952) et Dantzer (2005).

¹ Les termes qui font partie du corpus sont aussi issus de sites et de blogs spécialisés dans les domaines concernés. Sur la fréquence d’emploi des appellatifs «câlins» en français de France et sur la sitographie, nous renvoyons à Mudrochová/Pereira dos Santos (2021).

² La plateforme Néoveille est un outil de détection et de suivi des néologismes aussi bien dans la presse (en ligne) que sur la Toile en général. Le projet a débuté avec le français, mais depuis mi-2017, quatre autres langues ont été ajoutées: l’allemand, l’espagnol, l’italien et le néerlandais. V. Cartier (2016).

2. Les appellatifs “câlins”

Le lexique affectif qui traduit des sentiments ou des émotions positives dans les trois langues romanes qui nous occupent est très riche. Les appellatifs “câlins”, dont les hypocoristiques³, indiquent une grande subjectivité dans le langage et, sauf exception, dépendent en majeure partie des modes, des époques, des locuteurs, des contraintes – et, surtout, du vouloir-dire⁴ – de chaque langue. La valeur affective, expressive et évocatrice de ce lexique se traduit par la présence de néologismes et de l’hapax (ce dernier est un phénomène assez fréquent dans ce domaine). La créativité devient donc essentielle dans le domaine affectif. Bally souligne, en ce sens, que «[...] *les nécessités de l’expression, c’est à dire de la vie, sont plus impérieuses que celles de la logique; l’expressivité évite la notation exacte des faits et pousse à des créations incessantes; en effet, rien ne s’use autant que ce qui est expressif; de là l’obligation de toujours innover.*»⁵ (1952, 38). L’emploi de formes hypocoristiques présente une diversification importante selon la langue.

Au niveau du lexique et de la morphologie, on remarque des caractéristiques communes : en ce qui concerne les formes lexicales⁶, (a) on trouve des adjectifs et de substantifs isolés – chéri/e (français), ‘caro/a’ (italien), ‘querido/a’ (espagnol)⁷; chou (F), ‘scricciolo’ (I), ‘muñeca’ (E) –, (b) des formes avec déterminant – mon⁸ amour (F), ‘amore mio’ (I), ‘mi amor’ (E), (c) des formes en complément – bout de chou (F), ‘amore di mamma’ (I), ‘dulce de leche’ (E) et avec complément – mon chou au chocolat (F), ‘cocco (bello) di mamma’ (I), ‘amorcito lindo de mamá’ (E) et, enfin, (d) des formes pléonastiques – adoré chéri (F), ‘amore mio adorato’ (I), ‘(mi) cariñito adorado’ (E). En revanche, les formes lexicales avec épithète (petit chou) semblent plutôt réservées au français qui en fait un large usage.

Quant à la morphologie, les trois langues romanes partagent⁹: (a₁) les suffixes diminutifs – poulette (F), ‘gattina’ (I), ‘gusanito’ (E) –, (b₁) les abréviations – mine, ‘mo’ (I), ‘gordi’ ‘negri’ (E). Par rapport au premier cas de figure (a₁), et en ce qui concerne les appellatifs “câlins”, en général, que nous venons de nommer, la dérivation dite diminutive se trouve être bien plus représentée en italien et en espagnol qu’en français (Hasselrot 1957, 169-212). La formation dérivée caractérisée par le suffixe *-et/-ette* est vivante et

³ Nous entendons par ‘hypocoristique’ un terme «qui exprime une intention caressante, affectueuse, notamment dans le langage des enfants ou ses imitations.» (*Trésor de la langue français informatisé*). En italien, on les nomme savamment ‘vezzeggiativi’, c’est-à-dire une forme de diminutif qui accompagne l’image de petitesse avec grâce et sympathie.

⁴ Selon la terminologie de Bajric, le ‘vouloir-dire’ correspond à l’«ensemble d’éléments qui sont de l’ordre mental et par lesquels la langue incite le locuteur à choisir tel type d’énonciation (le dire) et d’énoncé (le dit) plutôt que tel autre.» (2013, 315). Voir aussi chez le même auteur 2015.

⁵ L’italique est de l’auteur.

⁶ Pour le français, nous faisons référence à la catégorisation lexicale et morphologique proposée par Chastaing (1995, 291).

⁷ Nous emploierons désormais des sigles pour désigner chaque langue : (F) pour le français, (I) pour l’italien, et (E) pour l’espagnol.

⁸ Le possessif est en soi affectif.

⁹ En espagnol, nous n’avons pas relevé de réduplications qui sont, en revanche, assez fréquentes en français (zouzou, mimi, loulou, etc.). En italien, nous n’avons trouvé que deux exemples : ‘micimici’ et ‘ciccicicci’.

représentative du français. Les dérivés de ce genre désignent un être ou un objet dont la principale caractéristique est la petitesse (choupinet, toutounet, poulette, minette, chatounette etc.). Et pourtant, ces suffixes ne renvoient pas toujours à un référent virtuel «petit» (Milner 1989, 197). Le français, plutôt réfractaire à l'emploi des véritables diminutifs, tend à employer l'adjectif petit/petite en guise d'épithète (petit chou/petit prince) pour tout mot (appellatif ou non) n'étant pas lexicalisé. Cette désaffection vient de très loin dans l'histoire de la langue française (v. Hasselrot 1957). En effet, «dès le moyen âge, dans le domaine des diminutifs, le français fait bande à part en abandonnant les formations synthétiques et en y substituant les diminutifs analytiques» (Togebly 1958, 195). L'adjectif petit – «notre façon à nous de dire mignon», selon Perrin Debock (2006, 250) – «ajoute une dimension affective au nom qu'il qualifie» (Peeters 2012, 1896) sans devoir recourir à une forme diminutive synthétique *ad hoc*. Lorsqu'il a une fonction affective, l'adjectif petit «indique l'estime, la tendresse, l'amour, de celui qui l'emploie envers la personne ou l'objet ainsi qualifié, et la gentillesse, la beauté, l'excellence ou la qualité de ces derniers.» (Hérisson 1954, 49). Kerbrat-Orecchioni (2004) attribue à l'adjectif «petit»¹⁰ (en tant que procédé d'atténuation), un signifié notionnel et une valeur rituelle. Elle reconnaît, par ailleurs des ressemblances entre la fonction rituelle de cet adjectif en d'autres langues romanes telles l'italien, l'espagnol et le portugais. Ceci dit, l'italien et l'espagnol préfèrent à ce genre de formes lexicales – dont elles disposent néanmoins: 'piccolo' (I), 'pequeño' (E) – des formations (diminutives) synthétiques (Togebly 1958)¹¹ servant à désigner à la fois ce qui est petit, mignon, gracieux et aimable et ayant une grande productivité en tant que dérivation diminutive. En ce qui concerne la langue espagnole, il est à remarquer, cependant, la tendance relativement plus récente, notamment dans le monde de l'édition et du septième art, à traduire les mots petit ou 'little' par 'pequeño' au lieu du diminutif¹².

L'italien dispose de 'vezzeggiativi' ayant le but de connoter affectivement un mot. Ils sont généralement formés à partir de suffixes de diminutifs¹³, notamment *-ino/-ina*, *-etto/-etta*, *-uccio/-uccia*, mais aussi *-otto/-otta*, *-ello/-ella*. Le locuteur italoophone peut ainsi créer toute sorte de dérivés à partir de n'importe quel mot: 'micino' (de 'micio'), 'coniglietto' (de 'coniglio'), 'amoruccio' (de 'amore'). Ainsi un 'vezzeggiativo' tel que 'amoruccio' ne sera-t-il pas interprété sémantiquement comme un petit amour (donc, sans trop de valeur), mais, en tant que vocatif adressé à la personne aimée, comme un appellatif bienveillant, aimable, charmant, qui transmet un sentiment de profonde affection.

¹⁰ Sur les différentes fonctions (non diminutives) de cet adjectif en français, voir Peeters (2012).

¹¹ Après avoir analysé un certain nombre de romans d'écrivains italiens et espagnols, l'auteur arrive aux conclusions suivantes: en italien, seulement 15% des diminutifs véritables sont formés avec *piccolo*. La présence de *pequeño* est également infime par rapport aux formations synthétiques, abondamment employées en espagnol.

¹² Si les romans *Little women* et *Le Petit Prince* avaient été traduits respectivement par *Mujercitas* (1933) et *El principito* (1951), nous retrouvons, la même année, *La pequeña Lulu* (1951), d'après la B.D. *Little Lulu* et, quelques années plus tard, *El pequeño Nicolás* (1960), d'après *Le Petit Nicolas* et, enfin, *El pequeño gran hombre* (1971) d'après le film *Little big horn*.

¹³ Pour les suffixes, voir Merlini Barbaresi (2004, 281-287). Pour une approche morphopragmatique des diminutifs, nous renvoyons à Dressler et Merlini Barbaresi (1994, 93-103).

La langue espagnole¹⁴ dispose des suffixes *-ito/-ita* (‘pollito’, ‘fresita’) – avec sa variante *-cito/-cita* (‘bomboncito’, ‘amorcito’) –, *-illo/-illa* (‘pelusa’, ‘pelusilla’). Par le suffixe *-ín/-ina* (‘chiquitín’), on dénote la petitesse du terme avec lequel il s’unit en même temps qu’il permet de lui attribuer une valeur affective. ‘Chiquitín’, diminutif d’un autre diminutif (‘chiquito’, de ‘chico’), est donc chargé d’une valeur (affective) ajoutée. De même qu’en italien, le locuteur hispanophone peut, donc, créer toute sorte de dérivés à partir de n’importe quel mot – ‘cielito’ (de ‘cielo’), ‘pelusín’ (de ‘pelo’) –, sauf les lexicalisés; aussi dira-t-on ‘monada’ et ‘monín’, mais non pas ‘monito/monita’ qui renvoie à un singe (‘mono’) de petites dimensions.

En d’autres termes et en guise de première conclusion, comparativement, les formations diminutives synthétiques ne sont pas aussi productives en français qu’en italien ou en espagnol.

3. Les choix langagiers : similitudes et différences

Étant donné que « Les unités lexicales sont chargées d’une dose plus ou moins grande de subjectivité » (Kerbrat-Orecchioni, 2002, 81), en ce qui concerne notamment les appellatifs “câlins” adressés à son partenaire ou à sa progéniture, on remarque dans notre corpus deux types d’unités lexicales : (1) celles qui possèdent déjà un sens référentiel explicite pouvant être conçu en amont comme affectif; c’est le cas des « termes d’émotion » ou affectifs [joie, trésor, amour, douce, chéri, mon/ma (possessifs)] qui énoncent un jugement de valeur et, par conséquent, un engagement émotionnel du locuteur vis-à-vis de la personne dénotée (Kerbrat-Orecchioni, 2002, 80). Ces termes subjectifs sont employés indifféremment, par les locuteurs des trois langues romanes; (2) les unités lexicales qui ne possèdent pas un sens référentiel affectif intrinsèque. C’est le cas, entre autres, des appellatifs animaliers (chat, lapin, ourson, papillon, etc.) ou gastronomiques (chou, sucre, meringue, biscuit, etc.). Ni lapin, ni chou (termes objectifs) ne renvoient, sur un mode dénotatif, à une quelconque qualité de type émotionnel. Les mots biche, chat, puce, biscuit ne sont pas affectifs en eux-mêmes et, pourtant, ils impliquent (par l’implicite) une émotion lorsqu’ils sont employés pour s’adresser tendrement à l’être aimé. Certains de ces termes sont, donc, associés par une langue et une culture données à des sentiments positifs. Cette association est loin d’être anodine et dépend d’un certain nombre de facteurs, notamment socio-culturels et acoustiques. Que ce soit au sein d’un couple ou dans le rapport parent-bébé, les mots caressants touchent aux cinq sens, en tant que systèmes de récepteurs de la perception. Nous y consacrerons notre attention dans les paragraphes qui suivent.

3.1. La vue

Le regard de ceux qui aiment se pose toujours sur l’autre avec beaucoup d’indulgence. L’être aimé ne reçoit que des louanges et les appellatifs “câlins” peuvent être un hymne à sa beauté. On distinguera parmi ces appellatifs, d’une part, les unités lexicales ayant déjà

¹⁴ Pour les diminutifs, nous renvoyons à Nánñez Fernández (1973), à Lázaro Mora (1977) et à Ambadiang (1997). Voir aussi Criado-De Diego et Andi6n-Herrero (2016).

un sens référentiel explicite : ma (toute) belle, beau blond/beau brun (F), ‘bella’, ‘bello di mamma’ (I), ‘cosita linda’, ‘preciosa’ (E). On retrouve, d’autre part, des appellatifs qui ne possèdent pas, à proprement parler, un sens référentiel intrinsèque, mais qui le sous-tendent à travers des termes connotés (pensons, par exemple, en italien, à ‘farfallina’) ou des figures de style. Chaque langue puise alors dans la rhétorique afin d’en tirer les plus saisissantes figures pour épater, captiver, apprivoiser son bien-aimé. La métaphore et la synecdoque (sens poétique oblige) pour véhiculer la beauté (et par ricochet l’affectivité) sont gagnantes dans notre corpus : mon arc-en-ciel, mon soleil (F), ‘stellina’, ‘fiorellino’ (I), ‘cielo’, ‘solete’, ‘pedacito de cielo’ (E).

3.2. *Le toucher*

Se faire des câlins, implique, entre autres, une étreinte, des caresses, un contact corporel. C’est par l’épiderme que passe un certain nombre d’informations le concernant : un corps doux et chaud transmet à notre cerveau, par le biais du toucher, des sensations agréables. Il n’est donc pas étonnant de constater que, au sein d’un couple, les appellatifs à valeur affective s’inscrivent souvent dans le domaine animalier. En voici une liste (non exhaustive) toutes langues (romanes) confondues : biche, chat, cheval, chien, cochon, écureuil, lapin, lièvre, lion, louve, marmotte, ours, singe, souris, tigre (mammifères à poil), canard, colombe, moineau, poule, poussin (animaux à plumes), papillon, puce (insectes). Les animaux convoqués entre partenaires sont, pour la plupart et de préférence, de petits mammifères poilus (lapins, chatons, chiots) ou des oiseaux (poussin, colombe). Ces animaux (et leurs petits en particulier) sont connotés dans les trois cultures concernées car particulièrement agréables au toucher. L’un des référents possibles connotés (déguisés et implicites) est, par ailleurs, de nature sexuelle. En français, le terme ‘chat’, avec toutes ses variantes (‘chaton’, ‘chatounette’, ‘minou’), « apparaît comme description argotique d’un pubis », selon Chastaing (1995, 295). En espagnol, c’est (entre autres) le poussin (*pollito*) qui jouit de cette connotation sexuelle. En italien, et cela fait exception par rapport aux choix animaliers (à poil ou à plumes), c’est un insecte, le papillon (*farfallina*) qui, par sa forme, est associé (par analogie) à l’organe génital féminin externe¹⁵. Certains appellatifs d’animaux – tels que le lion, le cheval (étalon) ou le cochon – sont, habituellement, attribués par la femme à l’homme : ils sont généralement (implicitement) associés à la puissance sexuelle ou, dans le cas du cochon, à la sensualité grossière. Encore faut-il nuancer que tous les animaux convoqués n’ont pas nécessairement, même au niveau de l’implicite, des connotations sexuelles. Il ne sera pas inutile d’insister, avec Micheli sur « le caractère *médiat* du lien entre les émotions et les situations [...] »¹⁶ (2014, 108). On le remarque, en analysant les choix lexicaux d’une mère aimante pour s’adresser tendrement à sa progéniture. Toutes cultures confondues, lapins, poussins, chatons, nounours, souris, puces, voire petits vers triomphent. Il va de soi qu’aucune connotation à caractère sexuel ne pourrait être raisonnablement envisagée pour ces termes (apparemment objectifs) qui, de toute évidence, renvoient (implicitement) à la tendresse et à la petitesse. Soulignons, au passage, que pour la majorité des appellatifs tendres pour bébés employés par les italophones et les

¹⁵ ‘Farfallina’ n’est que l’un des appellatifs désignant les génitaux féminins. Rappelons, entre autres, ‘patatina’ qui réveille d’autres associations mentales.

¹⁶ L’italique est de l’auteur.

hispanophones, c’est sous leur forme morphologique à suffixes diminutifs qu’ils priment : ainsi trouve-t-on en italien, par exemple, ‘coniglietto’ (‘vezzeggiativo’ de lapin), ‘topino’ (diminutif de souris), ‘topolino’ (‘vezzeggiativo’¹⁷ de souris) ; dans le premier comme dans le troisième cas, la forme hypocoristique désigne beaucoup plus que la petitesse de la bestiole : en tant qu’appellatif “câlin” destiné à un enfant, il acquiert aussi le sens d’agile et de turbulent. Par ailleurs, le terme ‘topolino’ est (aussi) tout naturellement associé, dans l’esprit du locuteur italoophone, à Mickey (Topolino, en italien), la souris mondialement célèbre, issue de la plume de Walt Disney. Quant au lexique préféré des mamans hispanophones, ‘gusanito’ et ‘ratoncito’ sont connotés : leur petite dimension est associée à un être (par analogie le bébé) qui n’a pas atteint sa pleine croissance et qui est sans défense. ‘Ratoncito’ est sur-connoté, notamment chez les enfants, car il correspond au très célèbre ‘ratoncito Pérez’ qui leur apporte de petits sous lorsqu’ils perdent leurs dents de lait.

3.3. Le goût

C’est surtout au sein du couple que l’on trouve des termes se rapportant au sens du goût. Chez les hispanophones, l’adjectif ‘sabrosa’ montre bien que l’on déguste sa bien-aimée, comme si elle était un mets exquis : il s’agit d’un terme intrinsèquement valorisant. Dans l’appellatif (espagnol) ‘conejito de chocolate’, apparemment neutre d’un point de vue dénotatif, l’allusion (quoique implicite) au sexe féminin ne fait aucun doute¹⁸. Il en va de même en français (chatounette en sucre) et en italien (‘patatina’). Si les derniers termes et expressions cités, en apparence objectifs, ne sont pas en eux-mêmes valorisants, leur connotation sexuelle (implicite) saute aux yeux de tout locuteur avisé dont la langue “in esse” (Bajric 2013) est l’une des trois langues romanes faisant l’objet de cette étude.

Dans les trois cultures étudiées, la saveur qui prédomine est bel et bien le sucré. Ainsi trouve-t-on en français le très célèbre chou au chocolat et la chouquette, en italien, ‘zuccherino’, ‘caramellina’, ‘biscottino’ et, en espagnol, ‘merenguito’ ‘dulce de leche’, ‘corazón de melón’, ‘azuquita’ et ‘terroncito’.

3.4. L’odorat

En général, celui ou celle que l’on aime sent bon. Bien que l’odorat ne soit pas l’un des sens les plus convoités parmi les termes tendres, nous avons relevé quelques exemples représentatifs qui, souvent, convoquent d’autres sens : la forme hypocoristique de l’italien ‘rosellina’ renvoie à la délicatesse (toucher), à la beauté (la vue) et à la fraîcheur de la fleur, mais aussi et notamment à son parfum. On retrouve cette même fleur dans le corpus français. En espagnol, l’appellatif ‘guayabo’ est connoté ; le goyavier est, en effet, un arbre (exotique) de la famille de Myrtacées à fleurs blanches très parfumées dont le fruit, la goyave, a un parfum intense.

Aussi, le mot tendre choisi par le locuteur convoque souvent plusieurs sens : tel est le cas, entre autres, de la pêche [ma petite pêche, ‘melocotoncito’ (E)] appréciée pour la

¹⁷ En italien, les suffixes *-ino*, *-ello* peuvent être précédés par l’interfixe *-ic/-ol* : ‘topo’ => ‘topino’ (petite souris) => ‘topolino’ (jolie petite souris).

¹⁸ Dans le registre argotique, le terme ‘conejo’ (lapin) correspond, en espagnol, aux organes génitaux de la femme.

douceur et la finesse de sa peau (sens du toucher : allusion à la peau féminine), à sa chair juteuse et savoureuse (sens du goût), mais aussi à son parfum (odorat). Nous pensons aussi, en espagnol, mais avec d'autres connotations, à 'almeja', et à son diminutif 'almejitita', désignant les parties génitales féminines. Dans l'intimité, le concept de "almeja" est une catégorie qui englobe des perceptions olfactives, visuelles et tactiles.

3.5. *L'ouïe*

Lorsqu'on exprime verbalement ses émotions à travers des mots intrinsèquement tendres ou des appellatifs apparemment anodins (et pourtant émotifs), ceux-ci sont toujours adressés à quelqu'un. Il y a donc interaction verbale¹⁹. Que le destinataire réponde (dialogue) ou non à ces paroles, il n'en reste pas moins que celui-là sera sensible non seulement au contenu sémantique du terme ou de l'expression employée par le locuteur ainsi qu'à sa valeur affective, mais aussi (et tout d'abord) à la forme sonore (acoustique) dudit mot ou de ladite expression²⁰. Dans le domaine de l'expression des sentiments et des émotions, la forme acoustique des mots affectifs est centrale quant à l'effet (illocutoire et perlocutoire) produit sur le destinataire et attendu par le locuteur, à savoir, une démonstration d'affection. Suivant une maxime notoire, « Il n'y a pas de paroles par elles-mêmes tendres, il n'y a que des façons tendres de parler » (*apud* Chastaing 1995, 296). Si le canal vocal-auditif est l'un des traits définitoires de l'espèce, encore faudra-t-il souligner que, « hors cette base commune, les systèmes sont divers » (Hagège 1996, 63) en fonction de l'idiome.

Les appellatifs "câlins", en général, jouent sur des sonorités très concrètes. Aussi les consonnes labiales ('p', 'm', 'b') sont-elles plus ou moins fréquentes dans les trois langues. Chastaing nomme les éléments lexicaux commençant par des consonnes labiales des « paroles-baiser » (1995, 297). Il est à signaler que la labialisation est moins représentative en termes statistiques dans les corpus italien et espagnol. Cette carence devient évidente lorsqu'il s'agit de possessifs ['mio/mia' (I), 'mi' (E)]: sauf de rares exceptions ['amore mio' (I), 'mi amor', 'mi reina' (E)], les adjectifs possessifs chôment. Carence qui s'oppose (nettement) à l'abondance dans le corpus français. En effet, au niveau lexical, la forme avec déterminant privilégiée est notamment celle de l'adjectif possessif (mon/ma). Comme le souligne Chastaing, les adjectifs possessifs « fonctionnent [en français] comme des préfixes "labialisateurs" pouvant transformer des substantifs déjà labiaux ("*mamie*", "*mon mignon*", "*mamour*", "*mon âme*") en ces fameux "*Lallwörter*" [...] que construisent les parents pour imiter le babillage des enfants ("*papa*", "*maman*", "*bonbon*", "*bobo*" ...)» (1995, 297. L'italique est de l'auteur). Rappelons, au passage, que le phonème correspondant à l'adjectif possessif 'mon' en français est nasal: /mɔ̃/. Par la nasalisation se produit

¹⁹ Même dans le cas où l'interlocuteur serait un bébé, celui-ci sait distinguer les modulations de la voix de ses proches (notamment de sa mère). V. De Carlo (2003).

²⁰ À ces deux éléments, essentiels à la saisie globale du message, s'ajoute une certaine sensibilité à l'élément prosodique (affectif). Signalons, en ce sens que, tout comme l'avance Lacheret, cet élément, en tant que « soubassement du langage » (2011, 26), y joue un rôle essentiel. Aussi, et en guise d'exemple, l'hypocoristique 'maialino' (I), prononcé affectueusement au sein d'un couple, ne sera pas perçu de la même manière en dehors de la sphère intime: *Ce cochon de Morin* (chez Guy de Maupassant) en dit long sur l'interprétation de ce terme polysémique.

l’abaissement du voile du palais afin de laisser refluer par le nez une partie de l’air. Le processus se produit notamment lorsque le nourrisson, en prenant le lait au sein de sa mère, essaye de produire un son, son qui produit, par ricochet, chez la mère, un effet d’apaisement renforçant le lien affectif mère-enfant. Ce renvoi (certes inconscient) à ce stade révolu de l’allaitement pourrait être à l’origine de la tendance de la langue française à reproduire ce son agréable : cela pourrait expliquer la présence de l’adjectif possessif dans les hypocoristiques. Le trait phonologiquement distinctif de voyelles nasales étant absent en italien et en espagnol, ces langues ne verraient ni le besoin ni l’utilité d’en faire usage.

La consonne fricative palato-alvéolaire sourde /ʃ/ est aussi très présente dans le corpus français : chat, chatoune, chatounet, chou, chéri, bichon, biche, etc. Bien que ce phonème existe bel et bien en italien, il n’est pas très fréquent dans le corpus des appellatifs “câlins”. Le phonème /ʃ/ est, en revanche, absent du système phonétique de l’espagnol. L’union de deux phonèmes tels que /b/ et /ʃ/ dans ‘biche’ explique en majeure partie son succès auprès des locuteurs francophones. C’est sa forme acoustique et non pas son contenu sémique qui l’a fait gagnant sur bien d’autres appellatifs “câlins”. Cela est démontré par le simple (et néanmoins contondant) fait que ni les locuteurs de l’italien ni les locuteurs de l’espagnol n’emploient (et ce dans aucun cas) de terme correspondant dans leurs langues, à savoir ‘cerva’ [I], ‘cierva’ [E] dans la sphère intime ; et pourtant, il s’agit bel et bien du même mammifère herbivore, notamment la femelle du cerf. Seulement, la sonorité de ces deux mots n’est pas aussi agréable à entendre que celui de ‘biche’ ; il est intéressant de constater, au passage, que dans le *Trésor de la Langue française*, ce mot est défini familièrement comme un « Terme d’affection adressé à une femme, à une jeune fille ». Aucune référence de ce genre n’est faite dans les dictionnaires italiens et espagnols. À l’inverse, il serait impensable (et peu productif) en français d’appeler sa bien-aimée (et pas seulement) petite guenon (ou guenuche) ; ce que pourtant peut faire un italoophone, car ‘scimmietta’ présente des caractères sonores fort agréables. Il en va de même en espagnol, avec ‘mona’, ‘monada’, ‘monería’, ‘monín’, termes affectifs dérivés de ‘mona’ (femelle du singe). Il ne sera pas inutile de rappeler avec Saussure que « L’entité linguistique n’existe que par l’association du signifiant et du signifié ; dès qu’on ne retient qu’un de ces éléments, elle s’évanouit ; au lieu d’un objet concret, on n’a plus devant soi qu’une pure abstraction. » (1972, 144). Il suffit, par ailleurs, d’un renfort prosodique dans l’intonation du signifiant (dans ce cas, ‘scimmietta’ et ‘mona’) pour que celui-ci gagne en valeur affective [‘connotation axiologique’ favorable (Kerbrat-Orecchioni 2002, 83)].

Parmi les phonèmes que l’on retrouve souvent dans les corpus italien et espagnol, on citera /tʃ/. Il s’agit d’une consonne affriquée palatale sourde qui apparaît dans plusieurs appellatifs “câlins” dans les deux langues citées : ‘cucciolo’, ‘dolcezza’, ‘micio’ (I), ‘chiquito’, ‘churri’, ‘bichito’ (E) ; des termes dont le son est perçu comme agréable, d’où son emploi réitéré.

Quant aux voyelles du français, Chastaing (1995, 297) a bien démontré que les voyelles dites fermées (à savoir les phonèmes /i/, /y/ et /u/) « conviennent statistiquement à l’intimité des hypocoristiques (ex. mimi, poupoule) ». Dans notre corpus, on relèvera, entre autres, pipounette, puce, chou, zouzou, doudou.

Exception faite pour le phonème /y/, absent du système phonologique de l’italien et de l’espagnol, c’est plutôt le phonème /i/ qui joue un rôle déterminant dans le choix des

locuteurs. En italien, ce phonème est prédominant. Cela s'explique du fait que, pour la plupart, les locuteurs italophones recourent, dans la sphère intime, aux 'vezzeggiativi', dont ils privilégient la forme en *-ino/-ina* ('scoiattolino', 'ciccino', 'gattina', 'farfallina', 'stellina'). En effet, parmi les appellatifs faisant partie de notre corpus italien, ceux avec cette terminaison occupent une place de premier plan, bien que la présence du suffixe *-etto/-etta*, *-otto* ne soit pas négligeable.

Quant à l'espagnol, le phonème /i/, dans le suffixe diminutif *-ito/-ita* ('chiquitita') ainsi que sa variante *-cito/-cita* ('amorcito') est assez fréquent. En revanche, les mots à suffixe *-ín/-ina* ('chiquitín') sont de loin moins employés, bien qu'ils soient attestés. Les mots où apparaissent les phonèmes /i/ et /u/ sont aussi très présents: 'churri', 'pitufo', 'pitufile', 'pichurri'.

En outre, il est nécessaire de souligner que, à la différence du français, en italien et en espagnol, les voyelles portent des tons ayant un rôle distinctif: «les voyelles peuvent porter des accents dont la place suffit, dans de nombreuses langues (espagnol, anglais, russe, allemand, hébreu, israélien²¹, etc.), à différencier des mots par ailleurs identiques» (Hagège 1996, 64). Il n'est pas anodin de signaler que, en espagnol et en italien, l'accentuation (en gras dans les exemples) peut tomber sur différentes voyelles: 'gioia', 'scricciolo', 'coniglietto', 'farfallina', 'stallone' (I), 'cariño', 'terrón', 'terroncito', 'negri', 'mi alma', 'mi reina' (E). L'effet acoustique qui en résulte est loin d'être anodin.

4. Conclusions

Les trois langues romanes étudiées appréhendent linguistiquement la tendresse chacune à sa façon, privilégiant les atouts (linguistiques et prosodiques) dont elles disposent. Il est à souligner, en ce sens, que le fait que l'une de ces trois langues soit dépourvue de certains instruments linguistiques dont disposent les deux autres n'implique ni ne sous-entend une déficience dans l'expression de l'affectivité: comme le remarque Mounin, «Il ne faut jamais conclure à l'absence d'une catégorie intellectuelle ou affective dans une langue, du fait que cette catégorie n'y possède pas un mot (une forme, une construction grammaticale) qui lui soit propre.» (1994, 36-37). Certaines similarités relevées entre les trois langues romanes permettent de dégager des zones d'interpénétration que ce soit au niveau lexical, morphologique et sémantique. Ces similarités s'estompent, toutefois, au fur et à mesure que l'on s'approche, sur une échelle de valeurs, du degré maximal d'intimité.

Comme nous avons pu le constater, la fonction expressive du lexique affectif se loge non seulement dans l'emphase et l'intonation (Jakobson 1963, 109 et 215-216), dans la répétition, le redoublement, les dérivations morphologiques, l'allongement vocalique ou consonantique, etc. (Chauvin 2007, 13-14), mais aussi dans la création lexicale (néologismes affectifs). On a, donc, avec Kerbrat-Orecchioni, le sentiment que «[...] les émotions sont à la fois dans le langage partout et nulle part» (2000, 57).

S'il est incontestable que «Le sens à convoier, ou si l'on veut, le message est défini, délimité, organisé par le truchement des mots; et le sens des mots de son côté se détermine par rapport au contexte de situation» (Benveniste 1974, 228), il est tout aussi vrai

²¹ ... et italien.

que c'est à l'aune d'autres critères (langagiers, culturels, cognitifs, phonétiques, prosodiques) qu'il est possible de décrire, en aval, la création de l'émotion dans le discours. En effet, si les émotions (amour, passion, affection, haine, colère, etc.) sont vraisemblablement les mêmes chez les êtres humains, toutes cultures confondues, les moyens langagiers des langues du monde pour les exprimer sont loin d'être identiques. Les choix énonciatifs du locuteur répondent, certes, à la situation de communication, mais aussi au “vouloir-dire” (Bajrić 2013) de chacune des langues concernées. Comme le précise Hagège, «*Les langues diffèrent non par ce qu'elles peuvent ou non exprimer, mais par ce qu'elles obligent ou non à dire.*»²² (1996, 53), sachant que ce qui est important ou nécessaire dans une langue peut être marginal, rare, voire inexistant dans une autre (Hagège 1996).

Université de Las Palmas de Gran Canaria

Daniela VENTURA

Références bibliographiques

- Ambadiang, Théophile, 1997. «Las bases morfológicas de la formación de diminutivos en español», *Verba, Anuario Galego de Filoloxía* 24, 99-132.
- Bally, Charles, 1952. *Le langage et la vie*, Genève, Droz.
- Bajrić, Samir, 2013. *Linguistique, cognition et didactique*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne.
- Bajrić, Samir, 2015. «Le vouloir-dire et le silence des langues», *Acta linguistica, Journal for Theoretical Linguistics* 10, 6-16.
- Benveniste, Émile, 1974. «La forme et le sens dans le langage», in: É. Benveniste, *Problèmes de linguistiques générale*, Paris, Gallimard, vol. 2, 215-229.
- Carlo, Maddalena de, 2003. «Affectivité et acquisition du langage», *Éla. Études de linguistiques appliquées* 131/3, 275-290.
- Cartier, Emmanuel (2016). Néoveille, système de repérage et de suivi des néologismes en sept langues», *Neologica* 10, 101-131.
- Chastaing, Maxime, 1995. «Fonctions des hypocoristiques», *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 185/3, 289-310.
- Chauvin, Catherine, 2007. «Énoncés sans sujet et/ou sans verbe en anglais et fonction expressive: évaluation/expressivité, structuration de l'énoncé/expressivité», in: C. Paulin (éd.), *La fonction expressive*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté 1/2, 13-26.
- Criado-De Diego, Cecilia / Andión-Herrero, María Antonieta, 2016. «Variación y variedad del diminutivo en español a través de dos corpus originales. Apuntes para su enseñanza como lengua extranjera», *RAEL. Revista Electrónica de Lingüística aplicada* 15/1, 87-108.
- Dantzer, Robert, 2005. *Les émotions*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Dressler, Wolfgang U. / Merlini Barbaresi, Lavinia, 1994. *Morphopragmatics: Diminutives and Intensifiers in Italian, German, English and Other Languages*, Berlin, Walter de Gruyter.
- Hagège, Jean-Claude, 1996. *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard.
- Hasselrot, Bengt, 1957. *Études sur la formation diminutive dans les langues romanes*. Uppsala Universitets Arsskrift, Uppsala.

²² L'italique et le gras sont de l'auteur.

- Hérisson, Charles D., 1954. «L'hypocoristique “petit” dans les titres des journaux», *Le français moderne* 22/49-58, 119-128.
- Jakobson, Roman, 1963. *Essai de linguistique générale: les fondations du langage* (Traduit par Ruwet N.), Paris, Les Éditions de Minuit, Vol. 1/2.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 2000. «Quelle place pour les émotions dans la linguistique au xx^e siècle? Remarques et aperçus», in: Ch. Plantin, M. Doury, V. Traverso (dir.). *Les émotions dans les interactions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 33-74.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 2002. *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 2004. «L'adjectif *petit* comme procédé d'atténuation en français», in: M. H. Araujo Carreira (éd.). *Plus ou moins?! L'atténuation et l'intensification dans les langues romanes. Série Travaux et Documents 24*, Paris, Université Paris 8 (Vincennes Saint-Denis), 153-175.
- Lacheret, Anne, 2011. «Le corps en voix ou l'expression prosodique des émotions», *Évolutions psychomotrices* 23-90, 25-37.
- Lázaro Mora, Fernando Á., 1977. «Morfología de los sufijos diminutivos ‘-ito(a)’, ‘-ico(a)’, ‘-illo(a)’», *Verba, Anuario galego de filoloxia* 4, 115-126.
- Merlini Barbaresi, Lavinia, 2004. «Diminutivi», in: M. Grossmann et F. Rainer (éd.). *La formazione delle parole in italiano*, Tübingen, Max Niemeyer, 281-287.
- Micheli, Raphaël, 2014. *Les émotions dans les discours: modèle d'analyse, perspectives empiriques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck-Duculot.
- Milner, Jean-Claude, 1989. «Genre et dimension dans les diminutifs français», *LINX* 21, 191-201.
- Mounin, Georges, 1994. *Les Belles infidèles*, Lille, PU Lille.
- Mudrochová, Radka / Pereira dos Santos, Nyeberth E. (2021). «Mon lapin, ma biche ou loulou? La fréquence d'emploi des surnoms d'amour pour femmes et pour hommes en français de France et en français québécois», *Folia Litteraria Romanica* 16, 209-220.
- Náñez Fernández, Emilio, 1973. *El diminutivo. Historia y funciones en el español clásico y moderno*, Madrid, Gredos.
- Peeters, Bert, 2012. «Les petites idées d'un petit Belge, ou quand *petit* ne renvoie pas à la taille», Conférence présentée au Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF, 1893-1907, <https://www.shs-conferences.org/articles/shsconf/pdf/2012/01/shsconf_cmlf12_000071.pdf>.
- Perrin Debock, Kareen, 2006. *On est heureux comme ça! Ces idées reçues qui plombent la France*, Paris, First.
- Saussure, Fernand de, 1972. *Cours de linguistique générale*. Édition critique par T. de Mauro, Paris, Payot.
- Schwarze, Christoph, 2001. *Introduction à la sémantique lexicale*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- Togebly, Knud, 1958. «Les diminutifs dans les langues romanes du moyen âge», *Studia neophilologica* 30-2, 192-199.

Dictionnaires en ligne et dispositifs lexicographiques

- ATILF, *Trésor de la Langue française*, <<http://atilf.atilf.fr>>.
- DIZIONARIO ETIMOLOGICO DELLA LINGUA ITALIANA di Ottorino Pianigiani, <<https://www.etimo.it>>.
- DICCIONARIO DE LA REAL ACADEMIA DE LA LENGUA ESPAÑOLA, <<https://dle.rae.es>>.
- TRECCANI, *Enciclopedia Treccani*, <<http://www.treccani.it/enciclopedia/>>.
- NÉOVEILLE, <<https://lipn.univ-paris13.fr/neoveille/html/login.php?action=login>>.

